

LE ROI DES PETITS INSTANTS



Cet ouvrage est une pure fiction. L’histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l’intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n’autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l’article L.122-5, d’une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l’usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d’autre part, sous réserve du nom de l’auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d’information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2024
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren
www.blh-editions.com

IMPRIMÉ EN BRETAGNE

Impression



imprimerie
POISNEUF

Josselin (56)

Dépôt légal : Novembre 2024

MALCO LAMANDIN

LE ROI DES
PETITS INSTANTS



Note de l'auteure

Durant les dernières années de son existence, Louise a voulu écrire l'histoire de sa vie. Elle l'a rédigée sur un carnet qu'elle a baptisé « Histoire de ma vie ». Au fur et à mesure du temps, elle lui a donné d'autres noms en fonction de son état de confusion. Elle en a également numéroté les feuilles avec plus ou moins de cohérence.

Des reproductions de certaines de ces pages ont été insérées dans ce roman. Présentées en caractères gras, elles sont signalées au lecteur par une note d'explication. Elles respectent l'ordre dans lequel elles se trouvaient dans le carnet de Louise et sont d'une fidélité totale aux originaux.

*Parce que c'est tellement héroïque
de vivre une vie ordinaire.*

Histoire de ma vie, page 2
Extrait des carnets de Louise

1

Lorsqu'ils arrivent, la foule frissonne.

Un murmure se met à courir d'emplacement en emplacement. « Ils sont là ! Ils sont revenus ! » Certains ralentissent, d'autres cessent toute activité. Chacun tourne la tête pour tenter d'apercevoir ces légendes vivantes.

Ils sont trois. Un homme, une femme et un chien. Lui, très grand. Très maigre. Aux yeux noisette. Pupilles rieuses apparaissant et disparaissant au gré des mouvements d'une frange drue de cheveux blancs. Elle, toute petite. Cheveux roux et sourire à faire fondre les plus coriaces. Le chien, fermant la marche, suit le couple comme s'il craignait de le perdre à tout instant.

Il y a longtemps, le journal local les avait baptisés les « Écumeurs de Foire ». D'autres gazettes les appellent « Les Vieux Cow-Boys ».

L'homme et la femme se tiennent par la main, avançant au long des allées, leurs célèbres gabardines leur battant les mollets. Chaussés de moonboots, ils se moquent des flaques de boue et tracent leur route vers les lieux de plaisir de leur soirée. C'est là qu'on les attend.

Les forains autant que le public s'en délectent à l'avance.

Нечего на зеркало пенять, коль рожа крива¹

Histoire de ma vie, page 5
Extrait des carnets de Louise

¹ Traduction : *N'accuse pas le miroir si ton visage est laid.*
Nikolaï Gogol (écrivain russe du XIXe siècle) a utilisé cette phrase comme épigraphe dans sa pièce satirique le Revizor.

2

Tout avait commencé il y a une dizaine d'années.

Lorsque l'automne s'installe par rafales de vent violent et ondées glacées, la ville s'enfonce dans le noir et l'assoupissement dès 18 heures, voir 17 heures les jours sombres. Mais à compter du 1^{er} novembre, la vie du centre change : la foire prend ses quartiers. Les spots de couleurs repeignent les façades des immeubles proches. La musique de guinguette repousse la nuit à des heures de patachon. Marcher dans les flaques d'eau prend des airs de jeu. L'air se sucre d'odeurs de gaufres. Le ciel se lasure de bandes bleues, rouges ou vertes. Les oreilles saturent de cris et de flonflons. Dès la première année de leur vie de retraités, Vasco et Louise avaient pris l'habitude de se frotter à ce tourbillon.

La seule difficulté était d'ordre canin. Comment convaincre chaque jour Lechien de les suivre jusqu'à la place foraine. Quelle déveine, pour un animal peureux, de se faire adopter par des maîtres accros à des attractions aussi sonores ! Lorsqu'il les avait vus pour la première fois, l'animal aurait juré qu'ils étaient fans de bridge ou de tarot. Quelle ne fut pas sa déconvenue !

Lechien commençait à pleurer dès qu'il voyait Vasco et Louise enfiler leurs gabardines, ajuster leurs sacs à dos et visser les bonnets sur leurs têtes. Puis, une fois le couple en route, il tentait de s'opposer à la marche de toutes ses maigres forces, tirant sur la

laisse dans le sens opposé, tentant vaillamment de freiner leur élan vers son lieu de supplice. Sur place, il savait qu'il devrait patienter des heures interminables, la laisse entortillée au pied de la cabine de vente des tickets. La queue aplatie entre les pattes, tremblant de tout son corps, chaque soir, Lechien finissait par se résigner après avoir offert à ses amis humains un long concert de gémissements. Comprenant qu'il ne les ferait pas céder et tenant, néanmoins, à faire savoir sa peur et sa réprobation, il ponctuait d'un pleur chaque mouvement de ses maîtres et glapissait à chaque cri de victoire. Laisant même, de-ci de-là, échapper une pissette de terreur en cas de vacarme intempestif. Vasco trouvait que son chien manquait vraiment d'amour-propre à se laisser aller ainsi à la vue de tous.

Pour essayer de protéger ses oreilles lors d'un automne rigoureux, Louise lui avait confectionné un bonnet avec double rembourrage de ouate. Cette année-là, en plus d'être terrorisé, il était devenu parfaitement ridicule ! Pourvu qu'aucun de ses potes ne le reconnaisse, avait compati Vasco. Une fois Lechien « enlissé » au pied des caisses, en attente d'heures meilleures, les vieux cow-boys pouvaient commencer à déguster la foire. Car, si tout y paraissait pareil chaque année, tout y était malgré tout imperceptiblement différent.

C'est la grande force de vente des forains. Faire pareil pour rassurer le badaud, qu'il se sente en confiance : mêmes musiques, mêmes lumières, mêmes odeurs de sucre, même litanie des annonces plus miraculeuses les unes que les autres. Et pourtant, à chaque nouvelle rentrée, de subtils changements

offrent au consommateur de nouvelles expériences. Et dans chaque stand, les connaisseurs jouent aux enquêteurs pour dénicher les nouveautés.

Les manèges en sont la meilleure illustration. Leur principe est immuable : tourner et toujours tourner, offrir au client le plus gros des frissons dans la plus grande sécurité. Le couple n'aimait pas les « gros bestiaux » comme Vasco baptisait les grandes installations. Tous deux préféraient les manèges traditionnels à chevaux, les jeux de pousse pièces, les labyrinthes, les machines à pinces et surtout, surtout, ils adoraient les stands de tir. Toute cette agitation permettait à Vasco de contempler chaque fois avec émotion les joues de Louise rosir d'excitation. Paradoxalement, elle qui avait maintenant peur de tout semblait toujours totalement à son aise dans les allées des Fêtes foraines.

Foires où tout le monde les attendait, bien que leur présence se fît de plus en plus rare. Leur assiduité et leurs prouesses avaient fait d'eux de véritables stars.

Et même depuis qu'ils ne touchaient plus à une carabine, la fête n'était jamais totalement réussie sans une visite des Vieux Cow-Boys.

Victor Hugo a écrit :
« Je crois que la vieillesse arrive par les yeux,
et qu'on vieillit plus vite à voir toujours des vieux ! »
Avec Vasco, on n'ira jamais en maison de retraite.²

Histoire de ma vie, page 6
Extrait des carnets de Louise

² Citation extraite de *Ruy Blas*, pièce de théâtre en cinq actes écrite par Victor Hugo et créée en 1838 à Paris.

3

Vasco et Louise n'avaient pas toujours été les célèbres Écumeurs de Foire dont la presse se faisait désormais largement l'écho.

Il y a encore quelques années, ils menaient une vie de paisibles retraités, de gentils grands-parents occupant l'extrémité ouest d'une barre de logements en briques rouges située aux confins de la ville. Cette barre était constituée d'une contiguïté d'appartements à un étage qui se donnaient des allures de maisons individuelles, l'immeuble ayant été conçu à l'horizontale, privilège des zones urbaines où l'on ne manque pas de place. Le premier logement, à la proue de la résidence, bénéficiait d'un jardin privatif le séparant de la rue par vingt mètres carrés de gazon. Les appartements suivants se tenaient mur contre mur, serpentant le long de l'allée permettant l'accès de chaque occupant à son propre garage. Du numéro deux au numéro cinq, les logements bénéficiaient d'un lopin de terre, petite bande herbeuse longeant l'allée par la droite. Joie trop limitée pour les amateurs de jardinage. Bande à entretenir trop conséquente pour les ennemis de la binette. Mais, quelle que soit son utilisation, ce petit espace permettait des concours de talent, des jalousies, des regards réprobateurs. Il était surtout le prétexte d'inépuisables conversations.

Louise avait toujours été très belle dans les yeux de Vasco. Et les années n'avaient pas altéré cet avis.

Bien au contraire ! Un petit quelque chose de plus dans sa rousseur teintée de blanc. Un léger flou dans son regard vert. Il la trouvait superbe ! Il la regardait jouer avec Lechien. N'ayant jamais réussi à se mettre d'accord à propos du nom de cet animal, ils avaient décidé de s'en tenir au minimum. Et cette bête, adoptée à la SPA du quartier, était tout naturellement devenue Lechien ; bâtard court sur pattes, un peu gros, gueulard et trop curieux, particulièrement envers le cabas des courses ; compagnon inlassable de jeu, infatigable confident et gardien pointilleux de la tranquillité de leur petit foyer. Gare à celui qui tenterait d'y pénétrer sans lui avoir été présenté !

Vingt-cinq ans de vie dans la résidence avaient appris à Louise et à Vasco que le silence est d'or quand les murs sont de briques. « C'est lorsqu'on entend tout qu'il ne faut rien écouter », telle était leur devise ! À ce prix, ils s'étaient construit une vie tranquille, loin des ennuis et des mesquineries de voisinage.

Vasco n'avait d'italien que le prénom. Vasco de Gama était la première figure masculine que sa mère avait découverte dans son livre d'histoire. Et elle était tombée en amour pour ce marin grand, brun, très musclé, défiant l'hostilité des éléments pour mener bateau et équipage à bon port. Violent élan d'amour d'une petite fille qui se jura d'appeler son premier fils Vasco. Il était un pur mélange de rural et d'urbain. Ses parents étaient les premiers de la famille à venir tenter fortune dans la grande ville. Celle-ci les avait accueillis et phagocytés, leur permettant de s'inclure en tout anonymat à la masse des citoyens.

Les parents de Vasco avaient cru faire le choix de vivre à la périphérie de la ville trépidante. En réalité,

ils avaient creusé leur trou là où la métropole et la cherté de ses loyers le leur avaient permis. Ils avaient été digérés par le grand ensemble urbain et triés, à leur insu, pour finalement se retrouver avec des voisins au train de vie similaire. De son côté, Louise était un pur produit citadin. Il y avait en elle une réelle aisance à vivre en ces lieux. Elle s'y sentait bien et cela se voyait. Elle n'aimait d'ailleurs pas les promenades dominicales en campagne imposées par sa famille, sur des sentiers caillouteux ou boueux le long desquels sa coquetterie se révélait inutile. Voisins de quartier fréquentant les mêmes écoles et les mêmes lieux de détente, Vasco et Louise avaient balbutié ensemble les premiers mots de l'amour. Cela leur avait tellement plu qu'ils étaient restés fidèles à ces premiers serments.

Vasco s'attarda à contempler Louise et Lechien. Sentant le regard de son mari la caresser, Louise amplifia ses gestes, ses câlins avec Lechien et le volume sonore de ses rires. C'était un jeu auquel ils s'adonnaient depuis de si nombreuses années qu'ils n'en étaient même plus conscients. Elle aimait sentir son regard s'attarder sur elle. Il appréciait, en retour, qu'elle fournisse un effort pour se rendre plus séduisante. Ils aimaient tant se désirer de cette façon ! Ils savaient tous deux que ce jeu ne mènerait à aucun câlin, qu'il s'arrêterait aux portes de leur envie contenue. Leurs corps respectifs étant devenus plus fatigables et même, certains jours, douloureux, ils avaient appris à jouir de ces possibles, de ces montées de désir sans obligation de résultat. Ils s'étaient mis à flirter avec leur envie de l'autre. Ils savaient bander sans envie de conclure, sans risque d'échec. Ils

avaient appris à s'arrêter exactement à l'entrée du temple de leur jouissance. Et cette envie, ce désir, maintenu en éveil par frôlements et regards, ce plaisir sans montagnes russes les rendait attentifs l'un à l'autre tout au long de la journée. Seule la maladie pouvait terrasser cette tension de désir constante entre eux. Mais dans ce cas, ils savaient la situation transitoire. Et dès la guérison, le jeu érotique entre eux renaissait. Ils avaient mis du temps à mettre cette technique au point. Maintenant qu'ils maîtrisaient le phénomène, ils avaient la sensation de faire l'amour en permanence. Cette union constante procurait parfois aux gens qui les observaient un sentiment de malaise, une impression d'exclusion.

Elle le trouvait si beau ! Très grand, il avait toujours arboré cette inflexion du buste qui donnait à chacun l'impression qu'il lui portait une attention particulière. Cette posture se chargeait d'une telle tendresse quand il se penchait vers sa femme que les mots en devenaient superflus. Il avait la chance de faire partie de ce groupe d'hommes dont les cheveux ne désertent pas avec l'âge. Il arborait donc toujours cette crinière drue qu'il n'avait jamais réussi à discipliner. Mais avait-il vraiment essayé ? Crinière dans laquelle elle avait toujours aimé fourrager, dérangeant le semblant d'ordre que la main inconsciente de Vasco tentait d'imposer, balayant régulièrement ses cheveux vers la droite pour dégager ses yeux. Il était si maigre qu'aucun vêtement ne réussissait vraiment à épouser les contours de son corps. Pourtant cette maigreur, qui l'avait tant complexé dans sa jeunesse, lui donnait dorénavant un air juvénile s'affirmant avec le cumul des années. Air

de jeunesse encore accentué par les vêtements qu'il affectionnait : jeans, T-shirts ou pulls, tous plus larges les uns que les autres. Détestant être contraint par des habits, il avait, dès son premier jour de retraite, rangé définitivement son uniforme de mécano de l'armée de l'air et décidé de vivre au large !

Elle regardait son homme, son bel homme au regard rieur, aux yeux noisette.

« Depuis que sa frange est devenue toute blanche, ses yeux sont presque noirs » constata-t-elle en son for intérieur. *Mon Dieu, que j'ai peur de le perdre ! »*

Cette bouffée d'angoisse, elle l'avait toujours connue. Elle l'aimait tellement qu'elle n'avait jamais pu imaginer vivre sans lui. Le grand âge venant, les bouffées occasionnelles de stress s'étaient transformées en anxiété permanente. Comment se passer de son rire, de ses mains, de ses grands bras qui pouvaient, mieux que tout, la protéger du monde en l'arrimant à lui ? Comment se passer de son odeur ? Elle adorait son parfum aux senteurs de pain d'épices.

Leur différence de taille avait toujours amusé familles et amis. Louise n'était pas très grande et, à côté de lui, elle paraissait minuscule. Petite et fine, elle avait tout d'une poupée. C'était peut-être pour compenser cette petite taille que la nature l'avait dotée d'une chevelure de feu. Petite poupée au caractère bien trempé, du haut de ses quinze ans, elle avait surpris ce grand échalas qui lui tournait autour au collège. Ayant très vite décrypté qu'il était fou d'elle et que, par timidité, il ne dirait mot, elle était passée à l'offensive en lui faisant une déclaration à faire rougir le plus indolent des adolescents. Voulant

être sûre de se faire bien comprendre, elle avait conclu sa tirade en joignant le geste à la parole et l'avait embrassé. Cet acte de bravoure féminine avait scellé leur sort. Ils s'étaient mariés et avaient eu deux enfants. Un garçon et une fille. Répliques inverses de leurs parents : Sora était rousse et très grande, Bartek, pour sa part, avait hérité des yeux noisette de son père et affichait une taille qualifiée de raisonnable.

Le travail de Vasco les avait emmenés tout autour du monde. L'armée les contraignant à déménager tous les quatre ans, ils s'étaient promenés sur la planète au gré de ses affectations. La chance de Louise avait été de parler russe. En effet, sa mère était émigrée, descendante de Russes blancs chassés de leur pays par les révolutionnaires bolcheviques en 1917. Louise détestait qu'on lui parle cette langue quand elle était enfant, qu'on l'oblige à l'apprendre. Elle lui avait malgré tout été fort utile pour trouver du travail dans les différentes bases militaires qu'ils rejoignaient au gré des prises de poste de Vasco. En tant que professeur-traductrice, elle trouvait aisément du travail. Elle était même souvent mieux rémunérée que son mari. Certains de leurs déménagements professionnels furent davantage liés aux connaissances linguistiques de Louise qu'aux talents mécaniques de Vasco.

Eux se moquaient bien du pourquoi du comment ; duquel d'entre eux gagnait plus ou moins ; à qui la famille devait d'avoir découvert l'Afrique du Sud ou la Réunion. Cela n'avait, à leurs yeux, aucune importance ! S'estimant chanceux, ils se laissaient porter au gré des événements. Nés à la fin du dernier conflit mondial majeur, ils avaient vécu protégés de

la guerre et de la faim dont leurs propres parents leur avaient tant rebattu les oreilles. Loin de ces fléaux, leur vie s'écoula tranquillement, ressemblant à un conte de fées, se disaient-ils souvent. Tout bas. Autant ne pas attirer l'attention. Ils étaient tellement heureux qu'ils souhaitaient que la vie les oublie.

Après avoir répondu aux injonctions de l'armée et parcouru une bonne partie du globe terrestre, le temps de la retraite s'annonça. L'heure des comptes aussi. Ayant toujours travaillé, Louise pensait bénéficier, pour la dernière partie de sa vie, d'une rente confortable. Elle découvrit avec effarement qu'il n'en serait rien ! Embauchée la plupart du temps sous contrat temporaire, le montant de sa retraite se révéla si ridicule qu'il était quasiment impossible de vivre avec. Tout juste survivre. Comprendre qu'elle dépendrait de son mari pour subvenir à ses propres besoins le reste de sa vie, la plongea dans un état de grande anxiété qui s'aggrava encore lorsqu'elle apprit que, si Vasco décédait, elle ne bénéficierait plus que de 50 % de sa pension. On lui avait pourtant tout expliqué en temps voulu. Mais elle n'y avait sans doute pas porté suffisamment attention. Elle se sentit comme mise au rebut, avec la sensation de ne plus valoir grand-chose. Lécha cette blessure longtemps. N'en cicatrisa jamais totalement.

L'unique petite-fille que la nature se décida à lui donner fit les frais de cette situation. Sa grand-mère lui rabâcha sa mésaventure durant toute son enfance et la harcela pour qu'elle obtienne un niveau de connaissances propre à lui assurer de très bons émoluments. Ce qui provoqua une diminution de la fréquence des visites d'Analine dès que celle-ci

intégra le lycée. Il lui était toujours difficile de justifier ses résultats scolaires aux yeux de sa grand-mère.

La rente de Vasco était très correcte, mais pas question de vie de château. Ils revinrent donc, assez naturellement, se poser dans leur quartier d'origine, aux confins de la grande ville qui les avait vus naître, zone à loyers modérés leur permettant de se loger sans grever le budget. Ce fut un temps de repositionnement des relations familiales, de retrouvailles avec parents et cousins ; temps de redécouverte des amitiés tissées dans l'enfance. Certains des habitants n'avaient jamais pointé leur nez au-delà du « périph » de la ville. D'autres, comme Louise et Vasco, revenaient après des années de voyage. Les retrouvailles de ces nouveaux retraités furent donc l'occasion de découvrir les parcours des uns et des autres lors de discussions interminables émaillées de franches rigolades. Surtout si le cidre ou la bière se mêlaient de la partie. Quand le temps s'y prêtait, l'odeur du barbecue racontait aux voisins qu'on allait, de plus, déguster des grillades. En bonne compagnie, leur retraite commença donc à s'écouler agréablement.

Raconter sa vie, c'est en revivre les événements les plus marquants. Évoquer ses voyages, c'est encore voyager. Faire entendre les déboires ou les prouesses de ses enfants et petits-enfants, c'est revivre une nouvelle fois une vie de famille oubliée. Il suffisait de ne pas lasser son auditoire. Certains d'entre eux étaient, à ce jeu, plus doués que d'autres.

Vasco et Louise ne se défendaient pas mal du tout !

*Dans mes jours d'enfance,
le monde me paraissait parfait.
Dès mon réveil, tout sens en alerte,
je humais la saveur du jour :
herbue s'il avait plu durant la nuit
ou bien ensoleillée.*

*Le monde de mon enfance n'avait pas la même odeur
si le soleil dardait ou non.
J'entendais aussi les oiseaux ;
quelle que soit la saison,
il y avait toujours un moineau
pour me saluer au réveil,
me dire qu'un nouveau jour pointait
et qu'il promettait des merveilles.*

*Parfois, j'entendais la pluie dégoutter des arbres
qui cernaient la maison ;
pluie tendre du printemps, dure et orageuse de l'été,
molle et entêtante en hiver
lorsqu'elle ne lâchait pas prise
durant des heures et des heures.*

*Les volets laissaient passer la lumière extérieure.
Je pouvais donc deviner la couleur du jour
en regardant son reflet au plafond :
gris, jaune, parfois même rose.
Rien n'a changé depuis ! Je suis la même !
Alors, pourquoi ai-je tant de mal*

*à ressentir encore ces sensations de bonheur parfait,
d'infinies possibilités ?
Je veux retrouver cette part d'enfance
qui n'a pas disparu.
Elle doit être enfouie.
Prise dans les alluvions de ma petite rivière de vie.
Pour certains, l'existence est un torrent.
Pour d'autres, un grand fleuve majestueux.
Ou encore un cours d'eau charmant,
bordé de saules et de jonquilles.
La mienne est un maigre ruisseau boueux
et capricieux,
n'ayant parfois même plus assez de forces
pour continuer de progresser vers la mer,
lieu de toutes les fins.
Et si je n'y prends garde, elle va devenir un...*

Histoire de ma vie, page 8
Extrait des carnets de Louise

4

— ...

— MAIS C'EST QUOI CE PUTAIN DE MOT !

Louise repoussa violemment son cahier et lança son crayon à travers la pièce. Lechien, prenant son geste pour un jeu, se leva immédiatement, prêt à courir après tout ce qu'on voulait bien lui lancer.

— Que se passe-t-il ma chérie, s'étonna Vasco. Le stylo venait d'atterrir à quelques centimètres du plat qu'il comptait leur servir à midi. Si tu souhaitais rajouter cet ingrédient à ma tambouille, c'est raté !

Éclatant de rire, il rapporta le stylo à sa femme. Elle le regarda, légèrement hébétée, puis finit, après quelques secondes, par se laisser contaminer par la gaieté de son compagnon qui reprit :

— Écoute, cela fait un moment que tu travailles sur ton manuscrit. Si on faisait une pause ? Un verre de sauvignon, ça te dit ?

Le calme revint, ce qui déçut Lechien. Plus de lancers de crayons ni de quoi que ce soit d'autre. Dépité, il regarda ses maîtres trinquer en amoureux puis se rallongea, truffe posée sur les pattes avant. Après un long soupir, il ferma les yeux et reprit son rêve là où Louise l'avait interrompu. Il se remit à galoper après les mouettes qui peuplaient les quais de la rivière proche. Ses pattes s'agitaient en cadence. Un jour, il les attraperait !

Ils étaient devenus grands-parents au moment de leur emménagement dans la résidence et avaient

immédiatement accepté que leurs enfants, jeunes parents débordés, les appellent à l'aide. Ils avaient adoré endosser ce nouveau rôle. Avec pour seul préambule qu'on les laissât s'occuper des petits sans obligations d'éducation. Cette condition avait fait tiquer Sora. Mais, dépassée par la difficulté de faire coïncider vie professionnelle et vie familiale, elle avait fini par se plier à ces « exigences » comme elle nommait la demande de ses parents. Une fois la chose acquise, ils s'étaient lâchés joyeusement, oubliant tous les principes qu'ils avaient imposés à leurs enfants. Ils autorisèrent les bonbons et permirent les couchers à « pas d'heure » lors de soirées pyjama sans raison officielle. Ils regardèrent la télévision avec les petits bien plus que de raison et les laissèrent manger tout ce qu'ils préféraient. Ce qui enrichit leur propre culture culinaire avec la découverte des sodas et des « fast-foods », qu'ils traduisirent par « restovites », déclenchant chaque fois l'hilarité des petits.

Ils rattrapèrent ainsi tout ce dont ils s'étaient privés au nom de la bonne éducation. « Adieu le sérieux ! », « On n'a qu'une vie ! » et « Qui m'aime me suive ! » devinrent leurs maximes favorites avec l'approbation enthousiaste de leurs petits-enfants. Vasco fit plusieurs indigestions de bonbons. Louise se fit gronder par leur médecin traitant, car, « à son âge, on ne va plus ramasser des têtards pieds nus dans le ruisseau en plein mois de février ! » Et surtout, ils découvrirent les stands de la fête foraine, animation absolument prohibée du temps où ils étaient parents. Toutes ces activités avec leurs petits-enfants se firent en cachette, car si Bartek pouvait être tolérant, Sora

se montrait intraitable. Tellement intraitable que les grands-parents décidèrent de mentir... par omission !

Quand les petits devinrent des ados, Vasco et Louise continuèrent de se régaler. Ils se mirent à fréquenter plus souvent les cinémas et les salles de concert, rassurant les parents en leur garantissant une présence discrète. Ils continuèrent aussi de fréquenter les fêtes foraines, regardant leur progéniture s'essayer à des manèges de plus en plus élaborés tandis qu'eux-mêmes, pour patienter en s'amusant, décidèrent de s'initier au tir à la carabine. Au gré de ces sorties plus ou moins clandestines, que de secrets racontés, que de fous rires ! Ils furent tenus au courant de tout ce que les « petits » taisaient à leurs parents et s'en amusèrent beaucoup. Comme une minuscule vengeance pour tous les silences que leur avaient infligés leurs enfants.

Louise élaborait même une théorie à ce sujet. Pour elle, éduquer, c'était pousser ses rejetons à tomber du nid parental. Tâche difficile pour des parents ayant passé 15 ans à chérir leur couvée ! Heureusement, d'après Louise, la nature était bien faite : les adolescents devenaient tellement infects que leurs parents en venaient à ne plus rien souhaiter que leur départ. Et si ces mêmes adolescents étaient sympas avec leurs grands-parents, c'était parce qu'ils n'avaient pas à leur échapper !

Devenue mère, Louise s'était sentie contrainte, à rechercher la perfection. Elle avait pensé devoir offrir le meilleur dans tous les domaines : nourriture, éveil culturel, moralité, sport, tout en ayant l'impression de ne jamais faire assez bien, de ne jamais y consacrer suffisamment de temps ou d'énergie. Avec, pour

corollaire, de n'avoir pas suffisamment goûté aux joies simples de la vie de famille. Ce fut comme si elle n'avait jamais réalisé à quel point la vie galope, tellement occupée qu'elle était à vouloir tout faire parfaitement. Tout à coup, ce fut là, comme une évidence. Le temps avait filé et se retourner sur le passé, c'était désormais, pour elle, comme regarder la bande-annonce d'un film. Toute l'histoire était contenue dans ce résumé des meilleurs moments. C'était chouette, comme tous les teasers, mais ça passait beaucoup trop vite et ça avait un sacré goût de « revenez-y ». Sauf que personne n'avait jamais trouvé l'option retour.

Un jour, Louise eut vraiment peur. Elle avait la sensation que tout lui échappait. Ce fut ce jour-là qu'elle parla pour la première fois à Vasco du journal qu'elle tentait de rédiger. Dans une tentative de retenir ce qu'elle sentait disparaître, elle avait décidé d'empêcher la moindre parcelle de son existence de s'égarer en racontant son histoire, leur histoire. Louise était enthousiaste, Vasco dubitatif. Pour lui, il était inutile de consigner ces souvenirs puisqu'ils disparaîtraient de toute façon ?

Ce n'est pas parce qu'on raconte sa vie qu'elle en devient éternelle.